

LE MINISTÈRE DE LA PRÉSENCE

Quand une communauté ne peut plus faire, peut-elle encore être ?

Réflexions à la croisée des chemins

Transformation, leadership et vie religieuse

RÉFLEXION N° 4 • SEPTEMBRE 2026



En janvier, le Dicastère pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique a adressé aux religieux et religieuses du monde entier un message intitulé « La prophétie de la présence ». Il y nommait les lieux où la dignité est blessée et la foi mise à l'épreuve : les conflits, les migrations forcées, la pauvreté, la violence, la fragilité institutionnelle. Puis, sans prévenir, il y ajoutait les sociétés prospères où « le bien-être coexiste avec la solitude, la polarisation, de nouvelles formes de pauvreté et l'indifférence ». Rome ne traçait pas la ligne qu'on trace d'habitude — les territoires de mission d'un côté, les Églises confortables de l'autre. La même vocation, disait-elle, est demandée aux unes comme aux autres.

Cette vocation, selon le mot même du Dicastère, était de « demeurer » — rester là plutôt que de se retirer, alors que le retrait serait plus facile et que personne ne vous le reprocherait. Mais demeurer ne dit que l'endroit où l'on se tient ; cela ne dit rien de ce qui se passe une fois qu'on y est. Une communauté peut demeurer pendant des décennies et être malgré tout absente à elle-même — techniquement présente, mais partie par ailleurs. Le mot que Rome est allée chercher pour son titre sans jamais l'ouvrir, c'est *présence* : non pas un lieu, mais une pratique, quelque chose qui s'apprend, se pratique et se néglige tout aussi facilement. C'est la question avec laquelle cette réflexion veut s'asseoir — non pas de savoir si une communauté demeure, mais si ce qu'elle appelle présence est une discipline effectivement pratiquée, ou seulement l'étiquette qui reste une fois que tout le reste a cessé.

QUAND LES BÂTIMENTS PORTAIENT LEUR NOM

Pendant un siècle et demi, la vie religieuse en Amérique du Nord et en Europe a répondu à la question « qui êtes-vous ? » en montrant ce qu'elle avait bâti : écoles, hôpitaux, orphelinats, collèges, cliniques, organismes, académies. La réponse était dans les bâtiments, et les bâtiments portaient leur nom.

Ces œuvres s'en vont, ou sont parties, ou relèvent désormais de conseils d'administration dotés d'un énoncé de mission et d'une photographie du fondateur dans le hall d'entrée. Le transfert de la tutelle est souvent la bonne décision, et bien prise. C'est aussi un deuil, et on le traite fréquemment comme une transaction.

Ainsi, une communauté qui savait autrefois exactement qui elle était entre dans un Chapitre et pose une question qu'elle supporte à peine de formuler à voix haute. *Si nous ne faisons plus, sommes-nous encore quelque chose ?*

J'ai vu cette question s'installer dans une salle et en vider l'air. J'ai vu aussi des communautés y répondre trop vite, ce qui est pire.

LA RÉPONSE QUE NOUS SAISISSE TROP VITE

La réponse facile, c'est que la présence suffit — dite sur un ton qui signifie que nous avons cessé d'attendre quoi que ce soit de nous-mêmes. J'ai vu « ministère de la présence » et « ministère de la prière » servir de noms respectables à un abandon discret. Pas toujours. Pas même le plus souvent. Mais assez souvent pour qu'il soit malhonnête de prétendre le contraire, et assez souvent pour que les membres fassent la différence bien avant que le leadership ne la nomme.

Les communautés ont appris à parler d'un passage du faire à l'être, et il y a quelque chose de réel sous cette formule. Mais quand je l'entends, il m'est arrivé de demander, pas tout à fait innocemment : qu'est-ce qu'un être fait de ses journées, au juste ? La question ne cherche pas à être maligne. Si nous ne pouvons pas y répondre — si être ne veut rien dire de plus précis que continuer d'exister dans le bâtiment —, alors nous n'avons pas décrit une vocation. Nous avons décrit un recensement.

La question n'est pas de savoir si la présence compte. Elle est de savoir si ce que nous appelons présence est une pratique, ou simplement ce qui est resté une fois les pratiques arrêtées.

Ce n'est pas une distinction confortable, et ce n'est pas une distinction qu'une personne de l'extérieur peut faire à la place d'une communauté. Elle doit être faite honnêtement, de l'intérieur. Mais elle peut l'être, parce que la présence n'est pas une vague atmosphère spirituelle. Elle a une définition, une discipline et un ensemble de compétences — et si l'on veut la revendiquer comme un ministère, il faudrait savoir ce que l'on revendique.

CE QU'EST RÉELLEMENT LA PRÉSENCE

Il y a quelques années, Beth Lipsmeyer Dunn, ma femme et partenaire, et moi avons écrit un livre sur les compétences conversationnelles qui rendent la communauté possible, et nous y avons placé la présence au centre — la pierre angulaire, disions-nous, sans laquelle aucune des autres compétences n'aurait d'importance. Les conversations que nous espérons significatives sonnent creux si nous ne sommes pas véritablement présents les uns aux autres.

La définition sur laquelle nous nous sommes arrêtés a tenu le coup : la présence est la qualité d'être avec les autres de telle manière qu'on les baigne de toute son attention. C'est la capacité d'écouter comme si c'était la première fois, de renoncer à son besoin de contrôle et de se laisser saisir d'émerveillement et d'admiration.

Elle se démontre par des comportements, par une manière physique et affective d'être avec l'autre qui communique la charité, la curiosité, le respect, l'engagement et le partenariat.

Remarquez ce que cette définition refuse. Elle ne laisse pas la présence n'être qu'un sentiment, ou une intention, ou une façon de dire que nous sommes encore là. La présence est à la fois un don, un travail d'amour et une compétence. Un don, parce qu'elle est donnée et non fabriquée. Un travail d'amour, parce qu'elle coûte quelque chose — c'est, soutenions-nous, une forme d'ascèse, et une discipline que la plupart d'entre nous n'arrivent pas à exercer. Et une compétence, parce qu'elle peut s'apprendre, se pratiquer, s'améliorer et se négliger comme n'importe quelle autre.

Négliger est le mot juste. Les relations sont comme un jardin : cessez de sarcler et d'arroser, il meurt. Les communautés détruisent rarement leur vie commune par quelque incompatibilité spectaculaire. Elles la perdent par négligence bénigne — et je pense depuis longtemps que si les gens consacraient à nourrir les relations en communauté un dixième du temps qu'ils consacrent à leur ministère, cela changerait tout.

Margaret Wheatley décrit exactement cette discipline : être témoin, c'est la pratique toute simple d'avoir le courage de s'asseoir avec la souffrance humaine, de la reconnaître pour ce qu'elle est, de ne pas la fuir, de rester patiemment auprès de quelqu'un que l'on préférerait éviter. C'est cette dernière proposition qui sépare une pratique d'une posture. N'importe qui peut être présent aux gens qu'il aime bien.

Voilà pourquoi le langage de la présence dérape si souvent, d'une communauté à l'autre. Non pas parce que la présence serait une vocation faible, mais parce qu'on reprend le mot sans la discipline qu'il exige. Une congrégation qui n'a jamais appris à écouter sans se défendre, qui ne peut pas rester avec l'angoisse d'une autre membre, qui range les gens dans des catégories et les laisse avec une réputation bâtie il y a des décennies, ne deviendra pas un ministère de la présence en le décrétant.

NORMA

Laissez-moi vous raconter la manifestation la plus complète de présence dont j'aie été témoin, parce qu'elle répond justement à la question que la salle du Chapitre n'arrive pas à poser : *si nous ne faisons plus, sommes-nous encore quelque chose ?*

La sœur de Beth, Norma Lipsmeyer, était Sœur de la Miséricorde. Alors qu'elle approchait de ses derniers jours, atteinte d'un cancer de l'ovaire, elle a réuni sa famille pour ce qu'elle appelait sa « fête du grand rendez-vous avec Jésus ». Nous animions un Chapitre en Oregon à ce moment-là. Nous l'avons quitté et sommes arrivés le lendemain à la résidence des Sœurs de la Miséricorde à Fort Smith, en Arkansas.

Norma ne pouvait rien faire. Il ne lui restait aucun ministère à exercer, aucune institution à administrer, aucun plan à proposer à qui que ce soit. Une grave rétention d'eau rendait tout vêtement insupportable : elle était donc étendue là, sans la moindre gêne, nue comme au jour de sa naissance, accueillant chaque personne à sa fête dans la gratitude et l'amour. Quand nous sommes entrés, son regard a croisé le nôtre et elle a souri en disant : « Merci d'être venus. »

Elle a passé du temps avec chacun de nous. Peu importe qui d'autre se trouvait dans la pièce : c'était comme s'il n'y avait personne d'autre. Elle a dit à chacun pourquoi elle nous aimait et en quoi nous avions été un cadeau pour elle. Elle était si entièrement présente, dans sa manière d'aimer, que nous ne pouvions faire autrement que d'être attirés vers elle de la même façon. Les horloges et les calendriers qui, d'ordinaire, nous poussent à travers la vie n'avaient plus aucune importance. Douleur et rire, larmes et sourires, chagrin et gratitude, silence et conversation se côtoyaient sans heurt, et dans tout cela Jésus n'arrêtait pas de dire : « Bien sûr. » La vie et la mort se tenaient côte à côte, et tout était acceptable.

Je veux faire attention à ne pas rendre cela plus joli que ce ne l'était. Norma ne voulait pas mourir. Elle ne voulait pas nous quitter. Elle avait aussi peur de la mort que nous tous, et être Sœur de la Miséricorde ne la dispensait pas d'être humaine — elle ne se gênait pas pour exprimer son angoisse, et quand elle le faisait,

nous la ressentions comme si elle était la nôtre. Ce dont nous avons été témoins, à côté de cette angoisse, c'était son acceptation totale de la vérité, un amour sans bornes et une foi plus forte que celle de la plupart d'entre nous. Nous avons été saisis et transformés par sa présence stupéfiante, pendant qu'elle et Jésus nous aimaient à travers tout cela.

Voilà la réponse à la question que la salle du Chapitre a peur de poser. Norma n'avait plus rien à faire, et elle était ce qu'il y avait de plus puissant dans cette maison.

La présence n'était pas ce qui restait une fois son ministère terminé. La présence était le ministère.

Peu de temps auparavant, elle avait écrit une question dans son journal : « Y a-t-il quelque chose que je retiendrais, plutôt que de laisser Dieu s'en servir pour l'édification du Règne de Dieu ? Ma propre volonté ? Mon autodétermination ? Mon droit de choisir ? » Nous ne lui avons jamais parlé de ces mots. Nous n'en avons pas besoin. Nous l'avions vue y répondre.

PERSONNE NE S'ASSOIT SOUS UN ARBRE MOURANT

En écrivant cette année aux supérieures et supérieurs majeurs d'Afrique et de Madagascar, Sr Simona Brambilla a proposé une image dont je n'arrive pas à me défaire. Elle a parlé de la vie consacrée comme d'un arbre sacré — dans bien des contextes africains, un lieu qui offre l'abri et la rencontre en cours de route, où les parties mêmes de l'arbre guérissent et nourrissent. Elle a nommé en particulier l'arbre à palabres : le lieu vivant où le ciel et la terre se rencontrent, un espace sûr où les conflits se règlent et où les fils rompus ou perdus se renouent. Et elle a demandé à ces supérieurs de prendre soin à la fois des racines et des pousses.

Un arbre ne devient pas un abri en faisant plus d'efforts. Il le devient en étant enraciné quelque part assez longtemps pour que d'autres vies puissent tenir à son ombre. Mais un arbre qui offre un abri doit être assez fort pour porter du poids. Personne ne s'assoit sous un arbre mourant.

La vraie question, pour une communauté attirée par le langage de la présence, ne porte donc pas sur les nombres ni sur l'âge moyen. Elle porte sur une force d'un genre particulier. Est-ce une communauté à qui l'on pourrait apporter un conflit sans qu'il soit transformé en arme ? Le chagrin est-il métabolisé ici, ou emmagasiné ? Une vérité difficile peut-elle être dite dans cette maison et survivre à la semaine ?

C'est un travail intérieur, et voici ce qui compte à son sujet : il est entièrement accessible à une communauté de onze membres dont l'âge moyen est de quatre-vingt-quatre ans. Il n'est pas accessible à une communauté de onze membres qui a cessé de se parler honnêtement. L'âge ne disqualifie pas une communauté comme lieu d'abri. *L'évitement, oui.*

CE QUE LE NORD EST APPELÉ À APPRENDRE

Une sœur qui demeure dans un camp de personnes déplacées au Sahel (Afrique) et une sœur qui demeure dans une unité de soins à Dubuque (Iowa) ne font pas la même chose. Les enjeux ne sont pas comparables, et je n'insulterai ni l'une ni l'autre en prétendant qu'ils le sont. Mais elles font peut-être le même genre de chose. Toutes deux sont avec des gens qui ne peuvent pas partir. Toutes deux ont renoncé à l'illusion de réparer. Toutes deux sont, selon le mot du Dicastère, en train de demeurer — et ce que ce fait de demeurer produit, quand c'est bien fait, c'est la présence.

Pendant la plus grande partie de notre histoire, le Nord envoyait et le Sud recevait. Le sens de la circulation a changé, et pas seulement pour le personnel. On demande maintenant au Nord d'apprendre ce que les communautés du Sud comprennent depuis bien plus longtemps : comment être fidèle sans avoir le contrôle, comment demeurer quand on ne peut rien réparer, comment être l'Église là où l'on ne fixe plus les règles.

Les communautés religieuses sous occupation, dans la pauvreté, sous la persécution vivent cette leçon depuis des générations, pendant que nous bâtissons des institutions. Sr Teresa Maya a formulé ce changement de regard de la manière la plus économique qui soit en disant que nous sommes en train d'apprendre que nous sommes assez pour l'Évangile.

La congrégation confortable n'est pas en dehors de l'histoire mondiale de la vie religieuse. Elle vient enfin d'y entrer.

D'autres traditions ont souvent nommé cela plus simplement que ne l'a fait la vie religieuse chrétienne. Thich Nhat Hanh enseignait que le plus précieux cadeau que nous puissions offrir aux autres, c'est notre présence — et que lorsque la pleine conscience enveloppe ceux que nous aimons, ils s'épanouissent comme des fleurs. Il ne décrivait pas un prix de consolation pour des gens à court d'options. Il décrivait la chose elle-même.

Reste avec nous, car le soir approche et déjà le jour baisse.

— Luc 24, 29

Les disciples sur la route d'Emmaüs avaient marché toute la journée à côté de quelqu'un qu'ils ne reconnaissaient pas. Ce qu'ils ont demandé au bout du chemin, ce n'était pas une explication. C'était qu'il demeure. Et ce n'est qu'une fois assis à table avec eux qu'ils le reconnaissent. Leur cœur avait brûlé tout le long du chemin ; la marche à elle seule n'avait pas suffi à le leur apprendre. Il se passe dans le fait de demeurer quelque chose qui ne se passe pas quand on ne fait que passer, et la tradition a un mot pour cela.

PRATIQUES DE LA PRÉSENCE

La présence n'est pas un plan stratégique, mais elle n'est pas informe pour autant. Quelques éléments la rendent réelle plutôt que rhétorique.

Nommez ce que vous avez réellement cessé de faire, et faites-en le deuil au lieu de le rebaptiser. Une bonne part de ce qui passe pour du discernement en cette saison est de la gestion de vocabulaire — un ministère n'est pas terminé, il est « réimaginé » ; une maison n'est pas fermée, elle est « libérée ». Le langage nous protège de la perte et, en nous protégeant, empêche la perte de s'achever un jour.

Décidez à quoi sert votre présence, et auprès de qui. Une présence sans direction n'est qu'une occupation des lieux. La présence a un but. Concrètement, dans les vingt milles autour de vous, auprès de qui votre communauté est-elle présente ? Si la réponse honnête, c'est « les unes auprès des autres », dites-le — c'est peut-être exactement ce qu'il faut pour cette saison —, mais dites-le, pour que ce soit une décision et non une dérive.

Puis traitez la présence comme la discipline qu'elle est. Cela commence par le choix de partager du temps, ce qui a l'air banal jusqu'à ce qu'on compte à quel point ce choix se fait rarement : fermer la porte, éteindre le téléphone, rester aussi longtemps qu'il le faut. Cela exige d'écouter comme si c'était la première fois — ce qui, dans une communauté de cinquante ans, veut dire se délier mutuellement des cases fabriquées il y a longtemps, laisser les gens être ce qu'ils sont maintenant plutôt que ce qu'ils étaient il y a vingt-cinq ans. La présence exige l'abandon, non la capitulation. Elle exige que nous nous fassions humbles et que nous relâchions notre volonté propre, que nous lâchions le besoin de contrôle, de sécurité, d'un résultat précis, de bien paraître, pour que la grâce ait la place de naître dans la conversation.

Prenez soin de l'arbre à palabres. Demandez-vous où vont les conflits dans votre communauté. S'ils vont au leadership, ou au stationnement, ou nulle part du tout, alors, quoi que vous soyez par ailleurs, vous n'êtes pas encore un lieu où les fils rompus se renouent. Cela se répare. C'est lent, et cela se répare.

Enfin, prenez soin des racines et des pousses ensemble, comme Brambilla l'a demandé. Les racines sont la mémoire et le charisme, qui ne se conservent pas tout seuls. Les pousses sont la petite chose nouvelle, maladroite et peu impressionnante que votre communauté accepte d'essayer cette année. Une communauté qui n'a que des racines est un monument. Une communauté qui n'a que des pousses n'a rien où puiser quand vient la saison sèche.

LA QUESTION QUI RESTE

La vie religieuse a longtemps été connue pour ce qu'elle bâtissait. Elle pourrait maintenant être connue pour ceux et celles auprès de qui elle est présente. Ce n'est pas une vocation moindre, et ce n'est pas un prix de consolation remis aux communautés à court d'options.

Car là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux.

— Matthieu 18, 20

Deux ou trois. Pas une province. Pas une maison mère remplie à pleine capacité. La promesse a toujours été à la mesure du nombre que sont aujourd'hui la plupart de nos communautés, ce qui donne à penser que le nombre n'a jamais été le problème.

Mais cela ne sera vrai que des communautés assez fortes pour qu'on puisse s'asseoir à leur ombre, et cette force n'est pas une question de budget ni d'âge médian. C'est une question de savoir si la vérité peut être dite dans votre maison, et si quelqu'un, chez vous, a fait le travail d'apprendre à être présent à un autre être humain.

La question que je laisserais donc à un conseil ou à un Chapitre est celle-ci. Si quelqu'un en réelle difficulté venait chercher un abri, penserait-il à venir chez nous ? Et si la réponse honnête est non, est-ce parce que nous sommes devenus trop peu nombreux — *ou parce que nous sommes devenus un lieu où la chose difficile ne peut pas être dite ?*

Pour la réflexion

- *Auprès de qui, dans les vingt milles autour de nous, notre communauté est-elle présente ? Est-ce une décision ou une dérive ?*
- *La présence est une compétence qui se pratique ou se néglige. Où l'avons-nous laissée filer par négligence bénigne, et que nous en coûterait-il de la reprendre ?*
- *Si quelqu'un en réelle difficulté venait chercher un abri, penserait-il à venir chez nous ?*

D'autres réflexions suivront dans les mois à venir.

Ted Dunn, Ph. D.

Graced Crossroads

www.gracedcrossroads.com

Sources et lectures complémentaires

Dicastère pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique, [message sur la vie consacrée et la prophétie de la présence](#), 28 janvier 2026.

Ted Dunn et Beth Lipsmeyer, [Transforming Communities Through CARE: A Conversational Approach to Relational Effectiveness](#) (Comprehensive Consulting Services, 2023), chapitre VII : « Presence », p. 87-93.

Margaret J. Wheatley, [Turning to One Another: Simple Conversations to Restore Hope to the Future](#) (Berrett-Koehler).

Sr Simona Brambilla, MC, préfète du Dicastère pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique, [message du Nouvel An à la Conférence des supérieurs majeurs d'Afrique et de Madagascar \(COMSAM\)](#), janvier 2026. Voir aussi son allocution « La vie consacrée en Afrique : pèlerins d'espérance », [26 mai 2025](#).

Thich Nhat Hanh, sur la présence comme le plus précieux cadeau que nous puissions offrir — [citation](#).

Sr Teresa Maya, CCVI, sur le recadrage du récit des chiffres, [Global Sisters Report](#).

Ted Dunn, [The Inner Work of Transformation: A Guide for Personal Reflection and Communal Sharing](#). CCS Publications, 2021.

Luc 24, 13-35 et Matthieu 18, 20, New Revised Standard Version.